

Roman québécois - Le festin d'Alain Beaulieu

Une rencontre au sommet à la fois loufoque et apocalyptique avec une quarantaine d'écrivains. Morts ou vifs.

Christian Desmeules

Édition du samedi 7 et du dimanche 8 octobre 2006

Titre VO : LA CADILLAC BLANCHE DE BERNARD PIVOT

Description : Alain Beaulieu, Québec Amérique, Montréal, 2006, 224 pages

Des écrivains français et québécois sont «convoqués» par Bernard Pivot à une rencontre au sommet dans un restaurant asiatique de la rue du Faubourg Saint-Denis, Paris, 10e. Amélie Nothomb, Bernard-Henri Lévy, Jean-Paul Dubois, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir y côtoient Gaston Miron, Jacques Ferron, Jack Kerouac, Anne Hébert et Victor-Lévy Beaulieu. Réjean Ducharme circule entre les tables avec une fausse barbe en faisant office de barman. Un Bernard Pivot nerveux fait patienter tout son monde avant de leur faire une annonce révolutionnaire... Conversations littéraires et métaphysiques entre une quarantaine d'écrivains morts ou vifs.

Un roman loufoque et qui brasse un peu la cage, écrit avec un sourire en coin, avouera Alain Beaulieu -- «J'espère que ça se sent.» La Cadillac blanche de Bernard Pivot, septième roman de l'auteur né à Québec en 1962, est un roman d'abord écrit avec la volonté de rendre hommage, avec humour et légèreté, à certains écrivains qui comptent pour lui. Après Fou Bar, Le Dernier Lit, Le Fils perdu, Le Joueur de quilles (tous publiés chez Québec Amérique entre 1997 et 2004), quelques oeuvres pour la jeunesse, l'écrivain délaisse un peu le réel et aborde le pastiche.

«Je suis un peu nerveux à l'idée de publier ce livre, confie-t-il au cours d'un entretien téléphonique depuis Québec, où il habite. C'est toujours un peu risqué, il me semble, de mettre en scène des gens réels et connus. C'est certain que j'ai une certaine appréhension.»

Le Québec et la France

«À l'origine, poursuit Alain Beaulieu, le projet d'écrire un roman qui réunirait tous ces écrivains appartenait à l'un des personnages du Joueur de quilles, mon dernier roman. Il avouait d'ailleurs que le projet était démesuré, trop grand pour lui.» Dans la réalité, avoue l'écrivain, cette crainte était également un peu la sienne, tant le concept lui apparaissait être sans fin, immense, presque mégalomane.

Habile mélange de pastiche, de questionnement inquiet sur l'avenir de la littérature et de désordre organisé, La Cadillac blanche de Bernard Pivot pose avant tout quelques questions quant à l'importance et au statut de la littérature québécoise. «J'avais le désir de soulever le rideau, pour reprendre l'expression de Kundera, en posant quelques questions qui me semblaient importantes, comme la place qu'occupent les écrivains québécois dans le corpus francophone et mondial, de même que la place de la littérature en général dans notre société.»

Une réflexion qui s'inscrit un peu à la suite du débat qui avait été relancé par David Homel au printemps dernier au sujet de la place de la littérature québécoise en France. «C'est au fil de l'écriture que j'ai découvert qu'il y avait deux ou trois thèmes plus sérieux qui revenaient. Par exemple, de mon point de vue à moi, d'un point de vue québécois, la littérature québécoise est aussi importante que la littérature française. Pour moi, un VLB est aussi important que Camus. Si on est Québécois, c'est une évidence, ça fait partie de notre héritage.»

«Les écrivains d'ici rêvent tous, dans le fond, d'être connus là-bas et de faire partie de cette grande aventure de la littérature française, poursuit Alain Beaulieu. Mais on sait aussi très bien que ça ne nous est pas accessible... Parce que c'est une question de point de vue, et que du point de vue français, nous ne sommes pas nécessaires. Sauf que du point de vue québécois, nous le sommes. Mais est-ce que Ferron est vraiment connu par les Québécois ?» Il y a encore du chemin à faire, estime Alain Beaulieu, dans la valorisation de notre littérature et de ce qu'elle recèle de meilleur. «Je voulais rendre hommage à des auteurs qui ont été importants pour moi, et les placer dans une situation où ils se retrouvent sur un pied d'égalité avec ceux qu'on appelle nos classiques et qui souvent nous viennent de France.»

Le livre à venir

En écrivant le roman, parmi les thèmes qui se sont imposés à Alain Beaulieu est aussi apparue une inquiétude devant la marchandisation galopante de la littérature, les acquisitions et les fusions d'éditeurs, la disparition des librairies. L'industrie qui avale l'art. La désaffection envers une certaine littérature, plus exigeante, moins commerciale. «Toute la société semble verser aujourd'hui dans le prêt-à-consommer», s'inquiète-t-il.

L'heure est grave, semble aussi croire son personnage de Bernard Pivot, coincé «dans ses habits de croque-mort» de la littérature, au moment de dévoiler à tous ses invités la véritable raison de leur présence : Bookie Joe. Une machine révolutionnaire qui, moyennant la saisie de paramètres et de quelques mots clés, est capable de produire un roman unique répondant en moins de dix minutes à la demande d'un seul lecteur. Une machine qui n'existe pour l'instant que dans sa version anglaise, et «qui habituera les gens à lire une écriture de consommation, à saveur unique et facile à digérer».

Une réflexion apocalyptique et personnelle de l'avenir de la littérature, reconnaît Alain Beaulieu. Mais une réflexion par ailleurs modeste, parfaitement consciente de ses propres limites. «Je me demande, fait-il dire à Jacques Ferron dans le roman, si la littérature n'est pas comme la folie, en ce sens où on peut en parler au cas par cas, auteur par auteur ou livre par livre, mais quand il s'agit d'en avoir une vue d'ensemble, globalisante, structurante, on se retrouve vite aussi perdu qu'une Tinamer dans son boisé d'enfance.»

Ludique, sérieux ou provocateur, La Cadillac blanche de Bernard Pivot est avant toute chose un acte de foi personnel et sincère envers la littérature. Car pour Alain Beaulieu, dans les faits, le roman sera toujours la meilleure façon d'appréhender le réel. Mieux que n'importe quel reportage, la fiction littéraire est la voie royale pour toucher les consciences, abattre des murs et balayer l'indifférence.